

rait désormais inutile. Qu'elles soient, sinon indispensables, du moins fort utiles, dans les conditions présentes de la société, on ne peut le méconnaître ; mais qu'on les prône comme instruments d'éducation, c'est tout autre chose. Leur moindre défaut, c'est d'être d'un génie très différent du nôtre et d'une facture sans contredit inférieure ; leur crime capital, c'est d'être des langues vivantes, par suite, en voie de modifications incessantes, de variations sans fin ; et, pour fixer les jeunes esprits qui n'ont de constant que leur inconstance, il faut un sol solide, stable, à l'abri des caprices de la mode et des engouements de l'opinion ; et c'est ce que n'offre aucune langue moderne.

Avoir montré que l'étude du latin sert à remédier à la faiblesse native de l'esprit, à briser sa roideur et son étroitesse, n'est-ce pas l'avoir indiqué comme un des meilleurs moyens pour préparer l'enfant à remporter des triomphes dans les luttes de la vie ? « Un écolier, écrit M. Alfred Fouillée, au sortir de sa Rhétorique, se plongeât-il dans le fleuve Léthée, serait encore supérieur à un élève bien fourni de français. » Et qu'aura-t-il donc emporté de ses classes qui constitue cette supériorité qu'il est souvent seul à ne pas apercevoir ? Lentement et presque à son insu, il s'est acquis « un certain goût plus au moins latent, une certaine élévation morale, un certain sens classique ; qui ne se développent qu'au contact des grandes littératures. » Toutes ses facultés sont en alerte ; son esprit, un peu vide si vous le voulez, et tout à fait incapable de désigner par leurs noms toutes les pièces d'un dynamo-électrique ou d'un alambic, n'en est pas moins vif, ardent, vigoureux et plein de souplesse. Que son goût alors ou les nécessités de la vie l'entraînent vers une étude spéciale, il s'y livrera avec succès ; il porte ses armes avec lui. Cette supériorité n'est un.